

# “Autopsie de la langue écrite par les Juifs de Provence”

## Etude de deux textes autour du thème de Pourim : XIV<sup>e</sup> – et XVII – XVIII<sup>e</sup> Siècle



Patric CHOFFRUT, Maître de Conférence – Docteur es-lettres

### >>> RÉSUMÉ

*Je ne crois pas que les Juifs du Comtat aient parlé une langue à part, ou même un dialecte judaïsé du sous-dialecte provençal de la langue d'oc.*

*Les textes auxquels j'ai pu avoir accès (XIV<sup>e</sup> et XVII/XVIII<sup>e</sup> siècles EC) montrent à quel point les auteurs juifs locaux épousaient parfaitement la langue qui les entourait : de l'occitan élégant de Crescas du Cailar, à la langue fortement influencée par le français de Mardochee Astruc et Jacob de Lunel.*

*La seule influence de l'hébreu se retrouve dans les allusions liturgiques que l'on retrouve dans les « obro » ou piyoutim du XVII<sup>e</sup> siècle, ou dans les rares allusions aux personnages bibliques : l'occitan ne dispose pas de certains sons, et l'orthographe des juifs de Provence trahit l'influence de langue d'oc jusque dans l'hébreu d'origine.*

*D'autre part, les juifs de Provence n'ont pas eu (comme les Ashkenazes du Rhin ou les Séfardis d'Espagne) à s'implanter dans un autre terreau linguistique totalement différent : quel intérêt auraient eu les juifs de Provence à développer un dialecte différent de ce qui était parlé deux rues plus loin ?*

*S'il y a « shuadit », on le retrouve dans les noms propres et certains concepts liés à la religion. Mais je pense que l'influence de l'extérieur prime sur la vitalité éventuelle de la communauté juive locale.*

Je n'ai pu travailler que sur deux écrits : le Roman d'Ester, de Crescas du Cailar (XIV<sup>e</sup> siècle), et la Tragédie de la Reine Ester, de Mardochee Astruc/Jacob de Lunel (XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles).

A priori, ils sont écrits dans le provençal de leur époque – à la belle langue charnue et riche de Crescas correspond le provençal fortement gallicisé des autochtones de l'époque.

Bizarrement, je n'ai pas trouvé d'insertions allogènes du type de la langue que parlaient mes grands-parents, qui était un français passablement mâtiné d'expressions et de mot occitans, arabes, espagnols et italiens.

Il y a dans le remarquable livre de Danièle et Carol Iancu (*les Juifs du midi*) un passage qui cite un voyageur suisse, Thomas Platter, de passage à Avignon en 1599 : il y présente la salle basse comme « une vraie cave où un rabbin aveugle prêche aux femmes en mauvais hébreu car le dialecte des Juifs d'Avignon est mélangé de mots languedociens »<sup>1</sup>

Cette citation est à ma connaissance la seule remarque historique qui pourrait faire croire à une langue juive de Provence plus ou moins différente de l'occitan parlé par les Provençaux de l'époque. Tout le problème est de travailler sur une seule source, ce qui n'est pas une garantie bien scientifique, et aussi de savoir dans quelle mesure ce Thomas Platter était habilité à saisir les languedocianismes du parler des juifs d'Avignon.

Était-ce une question de prononciation, ou une question sémantique ? Se contentait-il de répéter ce qu'il avait entendu par ailleurs, et qui lui en aurait parlé ?

Les non-linguistes sont souvent enclins à des certitudes bien peu scientifiques. J'ai connu des Castellans qui m'ont assuré ne pas comprendre un traitre mot de catalan, et des Limousins qui prétendent ne pas comprendre l'auvergnat...

J'ai été également passablement troublé par le manque de logique dans l'assertion de Platter : « mauvais hébreu car le dialecte est mélangé de mots languedociens ». En quoi l'hébreu peut-il est mauvais parce que l'occitan-provençal des juifs d'Avignon serait mélangés de formules d'occitan languedocien ?

En un sens, c'est l'orthographe et l'utilisation des techniques de poésie qui vont nous donner une indication sur la prononciation de la langue de Crescas et de Mardochée et Jacob de Lunel.

Crescas a écrit son « Roman d'Ester » en caractères hébraïques, mais une fois transcrit en caractères latin, on retrouve parfaitement reproduite la graphie classique des troubadours de son époque, avec des articles en « lo », « los », « la » et « las », des infinitifs terminés en « r » comme en italien, espagnol et portugais, des féminins en « a », des pluriels en « s ».

Les deux rabbins du XVII-XVIIIe siècles ont perdu la connaissance de l'orthographe de la langue d'oc, mais on voit très nettement comment était prononcée la langue, avec des féminins prononcés en [u], des pluriels qui ne marquent plus le [s], des articles qui sont devenus des [li] bien qu'on trouve encore quelques « los », sans doute résidus de la première mouture, du XVIIe siècle.

### 1- Ce que la transcription en lettres hébraïques nous indique sur la langue de Crescas

L'alphabet hébraïque possède un nombre de lettres bien plus restreint que l'alphabet latin

Pour aller vite, l'hébreu ne dispose que de vingt consonnes, dont certaines font double emploi : il y a deux lettres pour le son [v]<sup>2</sup>, deux lettres pour le son [t]<sup>3</sup>, deux lettres pour le son [k]<sup>4</sup>, une même lettre pour le son [p] et le son [f]<sup>5</sup>.

Il y a aussi deux lettres qui n'ont pas de son, le « alef » et le « ain »

Les lettres « vav » et « zain »<sup>6</sup> sont assez ressemblantes (l'une a un petit tremblement en haut que n'a pas l'autre, de même que la lettre « yod » et la lettre « resh »<sup>7</sup> (il suffit d'allonger la barre verticale...), ou encore la lettre « dalet » et la lettre « resh »<sup>8</sup> - il suffit d'y ajouter une petite queue...

Quant aux voyelles, elles sont écrites soit avec des points au dessus ou au dessous de la consonne, ou au moyen de l'un des « v », le « vav », qui peut se lire « o », ou « u », et le « yod » qui peut être un [i] aussi bien qu'un [j]

Le manuscrit de Crescas n'utilise pas ces fameux points, c'est pourquoi le lecteur se retrouve souvent à hésiter :

En exemple, je cite la note de Paul Meyer du vers 44 : « *sodiri* pourrait devenir *sodidi*, *soridi*, *soriri*, *sodere*, *sodede*, *sorede*, *sorere*. » Quant à moi, j'y lis un *Sosiri*, ce qui me permet d'éclairer ce passage obscur (voir plus loin).

Et pour corser le tout, il y a des lettres que Crescas n'utilise jamais :

\* il utilise systématiquement le « shin » ש pour prononcer le son [s] et n'utilise le « samekh » ס que pour le nom hébreu d'Ester : אסתר (Ester, 433) et certains termes médicaux, soit : *medicina*<sup>9</sup>, Galenus<sup>10</sup> et sumac<sup>11</sup>

\* il utilise systématiquement le « tet » ט et n'utilise le « tav » ת que pour des noms hébreux : Vashti : וַשְׁתִּי<sup>12</sup> et אסתר (Ester)

\* il transcrit parfaitement le son « k » des noms hébraïques, avec un « kaf » כ plutôt que l'omniprésent « qof » ק :

Mordacai : מרדכי<sup>13</sup>, Memucan : ממכן<sup>14</sup>, Acan : עכן<sup>15</sup>

Cette différence entre les noms hébreux et les noms provençalisés se voit dans le choix des consonnes :

Nabocadnessar : נבוכדנצר (6) נבוקאדנזור (10) // נבכדנצר (Zadoc Kahn 1380)

Esterela/Ester : אישטירילא (Esterela, 406) אסטר (Ester, 433) (Zadoc Kahn 1365)

S'il paraît donc bien difficile d'utiliser l'alphabet hébraïque, la question se complique du fait que **l'occitan a des sons que n'a pas l'hébreu, et l'hébreu a des sons que n'a pas l'occitan**. Comment les transcrire ?

L'occitan n'a pas de son guttural de type « j » espagnol ou « ch » allemand. Les juifs de Provence le remplacent par le son « r », comme le font aujourd'hui les petits provençaux qui essaient de chanter « evenou shalem alekhem » et prononcent « evenou chalom alerem ».

Cela ne concerne pas Crescas, mais nous le verrons chez Astruc et Lumel

L'occitan fait la différence entre les sons [e] et [ɛ] – Crescas utilise systématiquement le « yod », ce qui fait qu'on ne sait jamais s'il s'agit d'un [e], d'un [ɛ] ou d'un [i]

L'occitan a des diphtongues : [aj], [ej] et [eu], [au], [ou] - et même [uu] et des triptongues : [jeu], [jau], [jou] et [you], etc.

Il marque le son [j] en ajoutant un « i », et le son [u] en ajoutant un « u ».

Crescas hésite constamment entre ajouter un « yod » et « deux yod » (י, יי) pour transcrire le son [aj] et [ej], et entre le « vav » (qui est un [v] et un [u]), et le « vet » (ב) qui est aussi bien le son [b] que le son [v] pour transcrire le son [au] et [eu].

Il transcrit ainsi Moab en מואב<sup>16</sup>, ce qui peut se lire à l'occitane : « Moau » et à l'hébraïque : « Moab »

L'occitan, comme les autres langues latines a le son [λ] et le son [ŋ]

Pour aller vite, l'italien utilise un « g » **avant** le l (gl) ou avant le n (gn) pour écrire le son, l'occitan (et le portugais, qui s'en sont inspirés) utilisent un « h » **après** le l (lh) ou après le n (nh), le catalan ajoute un « y » **après** le l (ly), et le n (ny), le castillan double le ll, et ajoute un tilde sur le n (ñ), et le français copie le castillan pour le son [λ] et l'italien pour le son [ŋ]

Crescas hésite : pour le [λ], on trouve un bon nombre de יל<sup>17</sup>, un peu moins de ליל<sup>18</sup>, un יל<sup>19</sup>, un ליל<sup>20</sup> et quelquefois pas de yod du tout : ל<sup>21</sup>

Même hésitation pour le [ŋ], on trouve un bon nombre de ינג<sup>22</sup>, un נג<sup>23</sup>, un נג<sup>24</sup>, pas de yod du tout<sup>25</sup>, et quelques bizarreries en relation avec le son [u]<sup>26</sup>

L'hébreu a le son [ts] (צ) et le son [z] (ז), mais il n'a pas le son [tʃ] et le son [dʒ]

En occitan moderne, c'est très facile, le son [tʃ] se transcrit comme en castillan : « ch », et le son [dʒ] avec un « j ». En occitan ancien, il semble qu'on n'ait pas fait la différence entre eux, et on trouve un « g » ou un « ch », parfois dans la même phrase.<sup>27</sup>

Crescas utilise le « g », mais avec le yod. Sans doute parce qu'il sentait bien que ce n'était pas un son pur.

Pour le son [tʃ] il utilise indifféremment יג<sup>28</sup> ou bien יג<sup>29</sup>, ou même pas de yod du tout<sup>30</sup>

Et pour le son [dʒ], il hésite entre rien du tout : 𐤎<sup>31</sup>, ou bien 𐤎𐤅<sup>32</sup>

### L'homogénéité de la langue

Les troubadours ne s'embarrassaient pas de mélanger des formes nord-occitanes et sud-occitanes.

Je n'ai repéré qu'un seul limosinisme dans Lo Roman d'Ester : un « blanca » prononcé « blantsa », c'est à dire « blancha »<sup>33</sup>, un catalanisme : « veus » pour « vesetz »<sup>34</sup> et quelques languedocianismes, dans la prononciation de « an » final en [a]<sup>35</sup>, et dans la transcription du mot « sans » (« sens » en occitan standard), écrit « ses », c'est à dire sans prononcer le « n ».<sup>36</sup> Mais Le Caylar est une bourgade du pays de Montpellier, territoire catalan à l'époque, cela ne veut pas nécessairement dire que les Juifs de Provence ne prononçaient pas le « n », à la façon languedocienne !

### Deux archaïsmes ?

Lo/el :

Crescas transcrit généralement en « לורי » (lo rei), mais on trouve un certain nombre de « לרי » , c'est à dire « l'ri », ce qui peut se lire comme « lo rei » ou « el rei »- chez les troubadours plus anciens « l.rei ».

J'ai aussi trouvé un « el temple », ce qui n'est pas neutre<sup>37</sup>

Le 𐤌 intervocalique :

Le « d » intervocalique s'était prononcé [ð], comme le « this » anglais, puis il s'était transformé en [z]<sup>38</sup> : nuda>nuda>nusa ou sudar>sudar>susar<sup>39</sup>.

Il est difficile de savoir quand les Occitans sont passés du [ð] au [z]. Tout ce que nous savons, c'est que les troubadours écrivaient « z » pour transcrire le son [z].

Crescas aurait très bien pu utiliser le 𐤌, qui correspond au son [z]. Mais il utilise systématiquement le 𐤌, ce qui pourrait indiquer que les Juifs de Provence continuaient à prononcer le [ð] intermédiaire...

D'autre part, il semble hésiter dans la transcription du son [s], qu'il écrit le plus souvent 𐤌 mais aussi avec un 𐤎<sup>40</sup>, généralement en début de mot.

Certains mots sont ainsi interchangeable : « celui » se transcrit צילש (cels, 115) ou שילץ (cels, 278), et « cela » se transcrit איצו (aiçò, 160, 205, 209 216) et אישו (aisso, 226, 447) ou צ (çò, 262, 275, 379, 399) et שו (ço, 363) ; « France » s'écrit avec un 𐤎 : פראנצה (Franza, 324), mais « français » s'écrit avec un 𐤌 : פראנשיש (frances, 328)

Cette hésitation se retrouve dans la transcription du son pur [z] – je n'ai trouvé qu'un seul 𐤌 dans tout le Roman d'Ester – et encore, par déduction logique : le manuscrit représente טורא, avec un 𐤌, alors qu'il s'agit du mot טוזה (toza, jeune fille<sup>41</sup>) c'est ainsi d'ailleurs que P.Meyer le lit.

### Sodiri

C'est ce qui me permet de proposer la solution de l'énigme du vers 44 :

« Al tems qel mont era d'empiri/Se levet un qe ac nom sodiri [שודירי]/Mot fon valent e ric e pros/  
Denomet se le rei Aros. »

Je lis « Se levet un qe ac nom sođiri » ; de Suđan, c'est à dire de Suze, écrit par ailleurs שושן<sup>42</sup>

**Un progressisme**

Les Occitans prononçaient la deuxième personne du pluriel en [ts], ce qui est attesté par la graphie « tz » dans tous les textes du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que bien plus tard qu'en Provence le son [ts] s'est réduit en [s], et même parfois en [Ø] : siatz s'écrit toujours « siatz » en Languedoc, mais « sias », ou « sia » en Provence.

Crescas transcrit bien le « tz » de l'adverbe ou le tz du substantif féminin en ז<sup>43</sup>

Mais il n'écrit jamais le « tz » de la deuxième personne du pluriel, il écrit toujours le « s » ce qui me permet de penser que les Juifs de Provence ne le prononçaient déjà plus.<sup>44</sup>

**3 Les particularités de la langue de Crescas qui pourraient se rattacher à l'hébreu**

Que mes collègues hébraïstes me pardonnent, je vais sans doute écrire des horreurs. Mais ces horreurs probables sont dues au fait qu'elles ne « font pas sens » en langue d'oc.

Je ne suis pas spécialiste du yiddish, mais je me souviens avoir lu que le son [a] se transcrit avec un alef « א » et que le son [e] se transcrit avec un ayin « ם ».

Crescas utilise le א ou le אא, ou même le א seul, et je n'ai pas réussi à découvrir une logique interne.

J'ai d'abord pensé que le אא était réservé à un substantif féminin<sup>45</sup>, mais je l'ai retrouvé en terminaison conjuguée.<sup>46</sup> Quant au א, beaucoup moins fréquent, on le retrouve dans les mêmes cas<sup>47</sup>

Pour le son [i], nous nous retrouvons dans une situation autrement plus difficile, puisque Crescas transcrit à a fois le son [e] et le son [i] de la même façon : le yod.

Cela veut-il dire que les Juifs de Provence prononçaient l'un et l'autre d'une façon quasi semblable ? Après tout, les arabophones du Maghreb ont le même type d'hésitation entre le son [y] et le son [i] quand ils s'expriment en français !

L'hébreu comme l'occitan classique sentent la liaison entre le son [o] et le son [u], ils sont transcrits avec une seule lettre : « ו » pour l'hébreu, et « o » en occitan classique.<sup>48</sup>

Dans quelques cas (notamment pour transcrire la diphtongue [au], Crescas hésite entre le « ו » et le « o », mais quand il transcrit un [o] un [u], Crescas utilise le « ו ».

Or l'occitan a le son [y], qui s'écrit avec un « u »<sup>49</sup>, et Crescas utilise aussi le « ו ». Cela veut-il dire que les Occitans de l'époque (et/ou les Juifs de Provence) ne prononçaient pas [y], mais [u] ? Après tout, certains Provençaux prononcent le [y] comme un [œ]...

On sait que Crescas utilise le « ו » et le « o » pour transcrire le son [v], parfois de façon qui me paraît erratique<sup>50</sup>, mais il utilise aussi un double « vav » (וו).

Certains peuvent se comprendre quand il s'agit de l'équivalent d'un « v » suivi d'un « u »<sup>51</sup>. Mais pourquoi utilise-t-ce double vav pour ne transcrire (apparemment) qu'un « v »<sup>52</sup> ?

Serait-il possible que certains « v », notamment en conjugaison, se prononçaient [w] ?<sup>53</sup>

Et dans ce cas, cette prononciation du « v » en [w] était-elle propre à tous les Occitans ? (c'est le cas en Auvergne notamment, où on prononce le « chewal »), ou est-ce une influence de l'hébreu ? Il me semble me rappeler que le concept de כווא « t'chouva » se prononce aussi « t'chouwa » ainsi que David<sup>54</sup>, ce qui explique pourquoi les musulmans l'appellent « Daoud »

## Bibliographie.....

- <sup>1</sup> Iancu D & C, les Juifs du Midi, Editions Barthélémy, Avignon, 1995, p.171
- <sup>2</sup> ו et ב ;
- <sup>3</sup> ס et ת
- <sup>4</sup> ק et כ
- <sup>5</sup> פ le
- <sup>6</sup> ו et ז
- <sup>7</sup> י et ר
- <sup>8</sup> ר et ד
- <sup>9</sup> מדיסינא, vers 150 et 343
- <sup>10</sup> גאלינוס, vers 161
- <sup>11</sup> סומאק, vers 151
- <sup>12</sup> vers 163, 254, 311, 346, 351
- <sup>13</sup> vers 118
- <sup>14</sup> vers 289
- <sup>15</sup> vers 296
- <sup>16</sup> vers 271
- <sup>17</sup> ex : lhi
- <sup>18</sup> ex : קונשייל
- <sup>19</sup> 1 exemplaire : גיינטיליש (gentilhs, 164)
- <sup>20</sup> 1 exemplaire : טאל (talh, 370),
- <sup>21</sup> ex : מילץ (mielhs, 381)
- <sup>22</sup> ex : וירגוניאה (vergonha, 214),
- <sup>23</sup> שניור (senhor, 234)
- <sup>24</sup> שניור (senhor, 392)
- <sup>25</sup> נבלא (nhòla, 153)
- <sup>26</sup> שניור (senhor, 47, 198, 227, 316) טינויש (tinhs, 318)
- <sup>27</sup> « La valors es grans e l'onors/e.l fach e/l dig... » N'at de Monds, *Chrestomathie provençale*, Lafitte Reprints, Marseille, 1973, p.327
- <sup>28</sup> Ex : פאייג (fach, 6, 148),
- <sup>29</sup> Ex : פאגיי (fach, 299),
- <sup>30</sup> Une seule fois : דריג (drech, 249)
- <sup>31</sup> גוגאדור (jogador, 319),
- <sup>32</sup> גיינטא (genta, 34)
- <sup>33</sup> באלאנצה (b'lança, 29)
- <sup>34</sup> ווש (veus, 306)
- <sup>35</sup> גירמא (germa, 409), et מא (ma, 410), c'est à dire « german » (cousin), et « man » (main)
- <sup>36</sup> שיש (se[n]s, 108, 185, 210)
- <sup>37</sup> די פולש קי אלטמפיל פון פנדוט (de plus qu'el temple fon fondut), v.266
- <sup>38</sup> C'est ainsi que nos lycéens français prononcent le « the » anglais : « ze man »...
- <sup>39</sup> La langue d'oïl finit par abandonner le [z] : nue, suer...
- <sup>40</sup> ציבאדא (civada, 103), צילאווא (celava, 393)
- <sup>41</sup> « toza » est attesté dans le lexique de Bartsch (p.417)
- <sup>42</sup> שושן (Susan, 73, 375, 402)
- <sup>43</sup> ויריאמינץ (veraiementz, 327), נאטוראלמינץ (naturalmentz) ou encore, par exemple : אינפיריריץ (enpereiritz, 397), נויריץ (noiritz, 398),
- <sup>44</sup> מיטאש (metas, 83), אפילאש (apelas, 342)
- <sup>45</sup> ex : פילויאה (felonia, 243),
- <sup>46</sup> ex : אבדיאה (auzia, 379), רינומאדא (renomada, 313)
- <sup>47</sup> גאלינה (galina, 139), מושטראוה (mostrava, 394), אינשיניאה (ensenhada, 442)
- <sup>48</sup> La graphie moderne de l'occitan joue avec les accents : jòga/ jogar ; pòrta/portau
- <sup>49</sup> ניגונ (nengun, 148)
- <sup>50</sup> בוש (vos, 309, 441, 446, 447) [ווש, vos]
- <sup>51</sup> וולם (volem, 337),
- <sup>52</sup> גארדאווא (gardava, 224),
- <sup>53</sup> שיםבלאווא (semblava, 223), גארדאווא (gardava, 224), אפילאוואן (apelavan, 288, 406), טורנאוואן (tornavan, 378), אדבטאווא (azautava, 387), גארדאווא (gardava, 388), פירוואדאמיץ (pirvadaments, 390), ריגארדאוואן (regardavan, 391), צילאווא (celava, 393). Ceci dit, on trouve un אנאבא (anava, 294)
- <sup>54</sup> דוד (David, 382). P.Meyer le transcrit bizarrement « Dod ». C'est pourtant ainsi que « David » est transcrit dans la bible juive

